Document généré le 29 avr. 2024 11:49

Liberté

Ouvrir le mystère

René Lapierre

Volume 22, numéro 3 (129), mai–juin 1980

URI : https://id.erudit.org/iderudit/29882ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Lapierre, R. (1980). Ouvrir le mystère. *Liberté*, *22*(3), 101–104.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1980

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Littérature québécoise

RENÉ LAPIERRE

Ouvrir le mystère

Le « Journal de la Reine Nu », « Le récit d'Esmée Renoir » et « La correspondance d'Andhra Lothi » : trois récits, trois versions *apparemment* dissemblables — mais profondément liées — d'une histoire dont l'essentiel ne se formule jamais dans les mêmes mots, ne repasse jamais par les mêmes signes. *Les trois soeurs de personne,* second roman de Suzanne Robert*, échappe avec une étonnante aisance aux attentes du sens commun, aux voies habituelles du raisonnable ; ce livre s'inscrit plutôt, dès le début, dans une aire indéfinie du semblable et du Même, à l'intérieur de laquelle — mais où, et quand ? — l'Autre, le différent, s'annonce sans hâte comme menace, faille, abîme. Peu à peu, dirait-on, le monde s'entrouvre : vers le bas, vers le dedans, ailleurs ; à travers les trois volets — ou phases — du triptyque de Suzanne Robert, une ère étrange de luttes et d'envoûtements s'amorce. Des relations tendues, à la fois risquées et empreintes de fatalité, se dessinent, s'effacent et se refont sans cesse. D'un récit à l'autre trois femmes, toujours différentes et toujours semblables, assistent indéfiniment, silencieusement, à la même lutte obscure de leur soeur contre un homme qu'elle hait, et dont alternativement elle souffre ou triomphe, sans jamais pouvoir ignorer cependant qu'*il* existe, qu'*il* est là, qu'*il* attend. Quoi donc ? Cela n'est pas dit. L'attente ici n'a pas de terme, elle ne s'épuise pas. Elle passe, elle repasse ; et ce constant recom-

---

* *Les trois soeurs de personne,* Montréal, Editions Quinze, Coll. « Prose entière », 1980, 218 pages.

mencement porte chaque fois plus loin la limite du pensable, du visible. Un univers moins connu émerge ; ses puissances, ses tracés et ses signes se croisent, circulent ; les anneaux de Saturne s'emmêlent : tout est à réinventer...

D'emblée, avec le « Journal de la Reine Nu », le roman nous livre donc à un ordre inédit de langage où l'amour et la folie, la vengeance et le désir, la voyance et l'aveuglement se partagent les pôles du pouvoir, du possible. Khrysopte, oeil-d'or, nommé aussi Mélanokrate, Puissance-du-noir, refuse un jour de se soumettre à l'autorité de la Reine Nu, et se maintient par la suite dans ce refus qui énonce, en termes voilés, la perte de Nu ; par une résistance inerte, mate, Khrysopte semble dévorer le coeur, l'âme, l'être entier de Nu. Le « Krustallos » de cet homme est brouillé, son regard absorbe la lumière, capte tous les reflets. Le Journal de la Reine est en réalité le rappel amer de cette « possession », le lourd souvenir de sa descente au néant, dans les limbes ternes de la folie ou de la mort. A la fin de ce premier récit, Nu, abîmée dans les marais Hêlodes, répète sans cesse la formule de sa malédiction et de sa perte (« Viridis, Viridis » : ce vert perfide du Krustallos qui n'a pas rendu son reflet à l'image, et qui l'a dévoré). Mais « Viridis » nous promet aussi l'attente ; un étalement de l'attente, une durée presque sans terme. Les marais, le Krustallos impur, Khrysopte, sont bel et bien des « mangeurs d'âmes » ; tout sens, toute parole, en eux, s'engloutit : ces êtres ferment le mystère.

Nu survit-elle aux Hêlodes ? Son histoire a-t-elle une suite et une fin ? Nous ne le saurons guère. « Qui est mort ? Qui reste ? » Cela n'est pas décidable. Mais l'Idée survit, comme à l'état de principe ; à partir d'elle, un texte nouveau (mais dans quelle mesure ?) s'élabore. « Le récit d'Esmée Renoir » reprend, en effet, le Journal de Nu, et le porte au seuil d'un affrontement réitéré du vide, de cette « présence exagérée du vide » qui gît cette fois dans la personne d'Edouard Merthé. Encore ici trois femmes assistent, de loin, à la rencontre de leur soeur avec cet être creux qui cherche, comme Khrysopte, à faire d'Esmée un être hermétiquement clos, indéfiniment semblable : miroir ne reflétant plus que le miroir. L'existence

d'Esmée Renoir, cependant, ne s'arrête pas à la sienne propre ; gardienne du manoir de ses ancêtres, elle *sait* : « sous moi, il y en a une autre » . . . Bientôt, viendra même un temps où l'existence suspendue de Nu pourra remonter jusqu'à l'histoire d'Esmée, se résoudre avec la sienne, ou peut-être s'y confondre. Ensemble, unies en quelque lieu secret de la mémoire, les héroïnes dénonceront ainsi la trompeuse transparence d'Edouard, nouveau mangeur d'âmes, et l'obligeront à son étroite et pauvre réalité ; lorsque, à la fin du récit, Esmée pousse Edouard à la tuer, cette « possession » ambiguë la rend, elle, à sa liberté, et voue bel et bien l'autre à la souffrance atroce, plombée, du corps-prison. L'enfer devient une conscience rétrécie du moi, l'évidence confinée, aiguë, de sa propre limite : « Toutes ces traces, en moi, répète Edouard, qui me la rendent vivante, qui me rappellent que je suis vivant » . . .

Dans le troisième récit, enfin (« la correspondance d'Andhra Lothi », qui reprend en quelque sorte les histoires de Nu et d'Esmée), les deux premiers volets du triptyque révèlent avec lenteur, avec précision, tout leur sens. Andhra Lothi, comme ses lointaines semblables, affronte à Guerdam, ville d'eaux et de reflets, un être poreux (Paul Névo) dissimulé sous une identité excessive et fausse : miroir, à nouveau, multipliant inutilement le moi, et déployant ses mirages comme des pièges, comme les marais Hêlodes et les yeux de Khrysopte. Mais Andhra Lothi passe l'apparence ; elle traverse, comme une paroi sans consistance, le coeur, le corps, tout l'être de Paul ; elle arrive lentement, sûrement, étonnamment (« je te reverrai », écrit-elle à sa soeur Thérèse ; puis : « je reviens vers mes soeurs » ; puis encore : « je suis en toi » . . .) à son propre vide purifié, à son propre être désencombré, « nu et clair » : personne. A la suite de la correspondance d'Andhra, dans une ultime lettre signée « Mademoiselle Lothi », c'est effectivement Thérèse (fragment d'un être global jusque-là confondu et hanté par ses multiples histoires, ses nombreuses visions) qui se « recueille » — comme elle a recueilli les récits et les lettres — et qui se tourne vers nous. Toutes les voix alors semblent se superposer, se répondre ; les spectres se dissipent, les phrases et les mots bougent, comme des pris-

mes, et l'on peut voir s'inscrire dans cette parole de Thérèse, qui transmet toutes les autres, quelque commencement, certaine fin :

> *Oui, Andhra, je me souviens.*
>
> *Et j'irai à Ostende où j'ai longtemps vécu. Et je retournerai en Amérique. Car je ne veux plus vivre ici, dans cet enfer constant qui dure, il me semble, qui dure depuis des siècles. Je ne veux plus vivre à Guerdam. Je rentre, je m'en vais ailleurs. Car j'avais trois soeurs. Les trois soeurs de personne.*

A travers chacun des trois volets de ce triptyque, l'écriture de Suzanne Robert évolue avec constance, dans une lenteur mesurée. Elle se tient à la limite de ses pouvoirs et de ses ressources, défiant perpétuellement ce que l'on pourrait appeler l'état de grâce de son lyrisme, sa propre beauté changeante, insaisissable. L'eau, les pierres, la lumière et les couleurs ont dans ce livre des propriétés rares, presque magiques ; une sorte d'alchimie est ici à l'oeuvre, inspirant les métamorphoses complexes de ce discours à la fois souple et dur, limpide et drapé.

Comment parler encore du livre de Suzanne Robert ? Je ne sais trop ; les mondes y sont vastes, leur profonde *réserve* de sens — légèrement circulaire, incantatoire — rappelle un peu Pierre Jean Jouve, Blanchot, Saint-John Perse : ici comme là, le regard se porte constamment plus loin, saisit sans cesse davantage, exige toujours plus des mêmes mots, de la même matière... Cette écriture est difficile ; aussi bien pour l'écrivain que pour le lecteur. Il arrive parfois, du reste, que cette difficulté se trahisse ; que le langage, le discours du roman, ne s'élève pas jusqu'à ce qu'il exige, et qu'il ressorte impur des creusets et des cornues... Les spectres conservent encore, de-ci, de-là, leur ombre ; mais dans ce genre d'entreprise, cela est en quelque sorte inévitable, et peut-être même nécessaire : le texte invente en effet sa propre langue, il apprend dans l'incertitude, l'ignorance, sa propre voyance. « Qui est aveugle ? Qui voit ? » Les regards s'échangent, les mondes s'enlacent : nos yeux sont surpris.

Le mystère s'ouvre ; il ne se livre pas.